Hitler m'a dit

Zahrat al-Charq, 18 mars 1940.

Si le voile se levait pour lui sur sa propre conscience, il la verrait rouge et profonde, ruisselante de sang — mais il ne reconnaît pas la conscience ; il tient croire en elle pour une illusion, se soumettre à son jugement pour une faiblesse, et redouter sa couleur pour une folie. Et si le voile se levait pour lui sur son propre cœur, il le verrait comme un roc dur, sur lequel rien n'agit, que rien n'affecte, et qui ne saurait être la source de rien — rien qu'une aridité au-delà de laquelle il n'est plus d'aridité, une rudesse au-delà de laquelle il n'est plus de rudesse, et une cruauté qui ne connaît ni limite ni borne.

Mais il ne reconnaît pas davantage le cœur ; il tient qu'en parler, et se laisser émouvoir par le sentiment qui s'y agite, est une corruption de la nature et une altération du tempérament, une trace de cette civilisation alanguie qu'il faut balayer — qu'il entend lui-même balayer, et qu'il s'emploie à balayer. Et si on lui levait le voile sur son propre esprit, il le verrait comme une mèche frêle, chétive, défaillante, qui ne s'allume presque pas qu'elle ne s'éteigne déjà, incapable de se fixer pour la réflexion ou de se raidir pour la pensée, ou d'affronter les problèmes et les difficultés du monde. Mais il ne croit pas davantage à la raison ; il la tient pour une espèce d'absurdité, une forme de délire, un legs dangereux de cette civilisation gréco-romaine qui a échoué, dont le vent déjà s'est épuisé, et dont l'heure est venue de s'effondrer, pour être remplacée par une civilisation nouvelle qui ne connaisse ni la morale, ni la philosophie, ni les religions révélées — une civilisation qui ne connaisse ni la raison ni la conscience, mais ne connaisse que l'instinct, et se précipite avec cet instinct partout où une imagination débridée veut la pousser, sans discernement, sans réflexion et sans mesure.

Telle est l'image avec laquelle je suis sorti de la lecture du livre dont j'ai fait le titre de cet article. Il a été écrit par un Allemand qui avait été l'ami de Hitler — mieux, qui faisait partie de son cercle le plus intime, l'un de ses amis les plus proches. Il l'avait connu au cours de sa lutte, avait combattu sous sa bannière, s'était réjoui de son triomphe, avait travaillé à faire aboutir ce triomphe, puis avait pris sa part à l'exploiter jusqu'au bout de ses forces.

Monsieur Rauschning était un Allemand qui aimait sa patrie, et qui s'affligeait de la défaite qui avait frappé l'Allemagne dans la dernière

guerre, et des conséquences graves qui avaient suivi cette défaite et ruiné toutes les affaires de l'Allemagne. Il répondit, comme d'autres Allemands, à l'appel hitlérien qui promettait de relever l'Allemagne de sa chute et de la délivrer des séquelles de la défaite. Il fut président du gouvernement de Dantzig, cette ville libre en vertu du traité de Versailles, et qui est devenue depuis le prétexte immédiat de la déclaration de la guerre présente. Cet homme travaillait aux côtés de Hitler comme tant d'autres Allemands, mais il revêtait une importance particulière du fait de sa position dans cette ville que le traité de Versailles avait voulue libre, et que les circonstances avaient faite objet de litige entre l'influence allemande, l'influence polonaise et l'influence internationale générale exercée par la tutelle, de près ou de loin, de la Société des Nations sur ses affaires.

Et l'auteur de ce livre tenait grandement à ce que Dantzig revînt un jour à l'Allemagne, mais dans le calme et la tranquillité, par accord avec la Pologne d'une part et avec la Société des Nations d'autre part ; et c'est à cette fin qu'il tenait à ce que Dantzig restât liée à l'Allemagne par un lien spirituel et économique, si bien qu'il fut parmi ceux qui y propagèrent la cause hitlérienne. Et pour toutes ces raisons il demeurait étroitement lié à Hitler, le rencontrant de temps à autre pour recevoir sa révélation et le conseiller sur les affaires du parti. Il avait gagné l'affection de Hitler et sa faveur particulière, si bien que celui-ci se retirait seul avec lui pour de longs entretiens privés, et l'écoutait longuement — jusqu'au jour où, le parti hitlérien ayant outrepassé toute mesure envers lui-même, envers l'Allemagne et envers la ville de Dantzig elle-même, et les premiers signes indubitables du mal commençant à paraître, cet homme se trouva incapable de suivre le rythme du parti ; mais il ne lui résista pas, ne lui montra pas son indignation, se contentant de conseiller la modération et la mesure, sans que personne ne l'écoutât ni n'y prêtât attention, si bien qu'il se retira du pouvoir. Et il écrivit ce livre étrange, dans l'écriture duquel il ne fut guère plus qu'un transmetteur — parlant lui-même très peu, transmettant énormément — mais ne transmettant rien que de la bouche de Hitler lui-même, de sorte qu'il nous livre un portrait de Hitler tracé de la propre plume de Hitler, ou, pour parler plus exactement, de sa propre voix. Et l'image que le lecteur a vue au début de cet article est ce que le lecteur retient le plus nettement de cet étonnant ouvrage. Car Hitler est un homme d'esprit étroit, de pensée bornée au degré le plus extrême et à la limite la plus lointaine, qui ne sonde jamais profondément aucun sujet, n'examine à fond aucune question, et ne voit aucune utilité à cette profondeur ni à cet

examen ; il lit peu et n'acquiert que peu de savoir, et déteste même la lecture et l'acquisition du savoir ; il ne tire son inspiration d'aucune science, d'aucune recherche, d'aucune expérience, mais la tire d'une imagination débridée qui ne connaît ni mesure ni patience — et c'est pourquoi il tient en mépris la philosophie des philosophes, la politique des hommes d'État et la pensée des penseurs. Il croit avoir été mis au monde pour faire passer l'Allemagne d'un stade à un autre, et pour faire passer, par l'entremise de l'Allemagne, le monde entier d'un stade à un autre ; de sorte que toute voie doit le conduire à cette fin, aussi dure et aussi ardue soit-elle, aussi pleine de difficultés et d'obstacles soit-elle. Et tout est permis et licite au service de cette fin, aussi contraire que ce puisse être à la morale, aussi contraire que ce puisse être à la conscience — bien plus, il veut délivrer les hommes de la morale et de la conscience elles-mêmes, car l'une et l'autre ralentissent l'élan, émoussent le tranchant et poussent à l'hésitation et à la réflexion ; et il ne veut ni hésitation ni réflexion, mais seulement l'audace, et l'audace sans relâche, une audace qui ne connaît ni le calme ni la patience. Il veut aussi délivrer les hommes de la religion révélée, car cette religion révélée a fondé la vie des hommes sur les principes du droit, du devoir, du bien et de la justice — alors que lui ne connaît d'autre droit que celui de l'Allemagne, d'autre bien que ce que l'Allemagne doit tirer de sa domination et de sa puissance, et d'autre justice que ce que l'Allemagne doit imposer au monde comme gouvernement, et comme ordre. C'est pourquoi il veut fortifier l'Allemagne au degré suprême, afin qu'elle puisse écraser toute résistance qui se dresserait devant elle, quelle qu'en soit la forme et quelle qu'en soit la source ; car l'individu allemand n'existe, à ses yeux, que comme instrument de la puissance du peuple allemand, et il importe peu qu'il doive endurer la faim, la soif et la misère sous toutes leurs formes, et le sacrifice sous toutes ses figures, et il importe peu qu'il doive affronter la mort et toutes les formes de supplice — et c'est pourquoi il n'hésite pas à sacrifier des centaines et des milliers d'hommes pour imposer l'ordre hitlérien à l'Allemagne, ni à sacrifier des millions d'hommes pour imposer la domination allemande au monde. Et c'est pourquoi il n'hésite pas à faire la guerre à la religion, traitant durement et violemment ses propres hommes de religion, à moins qu'ils ne se soumettent à lui et ne croient en lui, et ne fassent de leur religion l'un de ses instruments. Et c'est pourquoi il n'hésite pas à fermer les universités et à persécuter les savants, à moins qu'ils ne fassent de leur science et de leur enseignement l'un de ses instruments et l'un de ses outils.

Et comme il nie jusqu'à la personne même de l'individu et son droit d'exister pour lui-même, et son droit d'aspirer à la liberté individuelle et de viser au bonheur individuel, il ne connaît aucune liberté et ne croit à aucune de ses valeurs, mais ne la tient que pour l'une des folies de la démocratie, qu'il faut balayer. Et de même qu'il ne reconnaît pas la personnalité individuelle, il ne reconnaît pas davantage la personnalité sociale des peuples ; il ne croit au droit d'aucun peuple à décider de son propre destin — pour lui, les petits peuples sont des proies qu'il faut dévorer, et les grands peuples des ennemis qu'il faut vaincre, par la ruse là où la ruse suffit, et par la violence là où la ruse échoue et ne lui procure pas ce qu'il veut.

Et c'est pourquoi il ne voit aucun sens à l'existence de l'Autriche, ni à celle de la Tchécoslovaquie, ni à celle de la Hollande et de la Belgique ; toutes ces terres, à ses yeux, ne sont que des pays qui doivent revenir à l'Allemagne, pour être envahis par le peuple allemand, qui les exploitera et en asservira les habitants. Et lorsque le peuple allemand atteindra la France, il devra découper dans son sol tout ce dont l'Europe a besoin ; quant à ses colonies et à celles de la Grande-Bretagne, elles devront lui revenir de gré ou de force. Et l'affaire ne s'arrête même pas là : l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud devront elles aussi, tôt ou tard, revenir au peuple allemand, par la ruse si la ruse suffit, et par la violence si la violence s'avère inévitable.

Et vous, cher lecteur, en lisant ces propos, vous les prendrez pour de la folie, pour quelque chose qui tient du délire d'un homme pris de fièvre — et pourtant ce sont bien les propos mêmes de Hitler, que son ami Rauschning consigne contre lui dans son livre, mot pour mot.

Et je vous en offre ici un résumé des plus modestes, non sans beaucoup d'omissions, et non sans beaucoup de retenue également, car je crains que vous ne veniez à mal me juger. Mais celui qui ne fait que transmettre le blasphème n'est pas lui-même un blasphémateur, et celui qui ne fait que transmettre la folie n'est pas lui-même un fou. Vous me direz peut-être que Hitler a, après tout, traité avec les petits peuples comme avec les grands, et conclu avec eux traités et alliances. Mais Hitler dit à qui s'entretient avec lui que les traités et les alliances sont des moyens, non des fins — des moyens de tromper et d'attendre son heure. Il ne voit aucun mal à accorder des engagements et des pactes chaque fois qu'il a besoin de les accorder, ni aucun mal à rompre ces mêmes engagements et ces mêmes pactes chaque fois qu'il a besoin de les rompre. Il ne voit aucun mal à prêter les serments les plus solennels

chaque fois qu'il a besoin de les prêter, ni aucun mal à se parjurer chaque fois qu'il a besoin de se parjurer. Et il en a lui-même donné la preuve : il a conclu un pacte, puis l'a rompu ; il a conclu une alliance, puis l'a rompue ; il s'est fait l'ennemi de la Russie, puis s'est réconcilié avec elle ; il s'est réconcilié avec l'Italie, tout en en parlant dans son livre dans les termes les plus odieux, et en la tenant dans le plus bas mépris.

Dans l'ensemble, l'image que l'on retire de ce livre est hideuse et répugnante ; si elle démontre quelque chose, c'est bien les traces répugnantes que laisse une instruction déficiente et une éducation négligée chez certains individus, lorsque les circonstances leur accordent la maîtrise sur certains peuples en des temps d'épreuve, de détresse et de malheur. Elle démontre aussi que la véritable civilisation ne consiste pas dans ces formes de progrès matériel — dans l'industrie, le commerce, l'agriculture et l'exploration — mais consiste, avant tout, dans une qualité morale répandue dans les âmes, les cœurs et les esprits, qui les prépare à résister au mal et à s'en tenir à l'écart.

Car le peuple allemand est habile dans la civilisation matérielle, mais il a été privé de l'esprit même de la civilisation et de son essence, de sorte qu'il est devenu un instrument que manie quiconque le domine, une nature qui répond à tout appel, quel qu'en soit le crieur — preuve en est qu'il a répondu à l'appel de ceux qui réclamaient la dernière guerre, s'y entraînant lui-même, et entraînant le monde avec lui, dans un grand malheur dont nous n'avons pas fini aujourd'hui même de subir les répugnantes conséquences. Et à présent il répond à l'appel de son tyran Hitler, s'entraînant lui-même et entraînant le monde dans un grand malheur dont l'humanité ne sait pas encore quand elle se délivrera des conséquences.

Et grâce soit rendue à Dieu de n'avoir pas attendu la déclaration de cette guerre pour haïr Hitler et son régime ; j'ai haï cet homme dès qu'il s'est élevé, et haï son régime dès qu'il est apparu, et je l'ai combattu, lui et son régime, aussi longtemps que la résistance m'en fut possible, et je l'ai toujours imaginé comme l'homme dont la conscience dégoutte de sang, qui ne respecte aucune sainteté ni aucun engagement, qui fait la guerre à la raison et fait par là même la guerre à l'humanité, à ses plus hauts idéaux et à sa splendide civilisation. Et voici que ses actes, et voici que ses propres paroles, se montrent aujourd'hui aux hommes exactement tels que je l'avais imaginé, depuis le jour où la fortune a commencé de lui sourire et où les circonstances ont commencé de le favoriser. Il est donc le devoir évident de tout esprit pensant qui croit à la

raison, à la morale, à la conscience, à la liberté et à la religion, d'être l'ennemi de cet homme et de son régime, et de lui opposer toute la force et tout l'effort dont il dispose — jusqu'à ce que soit rendue à l'humanité sa civilisation pure et sans tache, et sa conscience claire et limpide.